L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 3 DECEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 3 DECEMBRE 1895

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Inauguration du groupe de Washington et Lafayette.

Il vient de se passer, à Paris, un fait bien intéressant, plus intéressant à notre avis, qu'on ne peut généralement le penser et qui doit avoir sur l'avenir de la France et des Etats-Unis et, par la France et les Etats-Unis, sur l'avenir de l'humanité, une grande et bienfaisante influence.

Il y a déjà assez longtemps, un sculpteur français qui aime à faire grand comme les Américains et leur a voué une profonde affection, faisait à la ville de New York, aux Etats-Unis, hommage de la statue de la Liberté Eclairant le Monde.

Depuis, les Dames Américaines offraient à la ville de Paris, à la République française, une statue de Washington, qu'elles avaient fait sculpter à leurs propres frais.

Voici encore une cérémonie du même genre qui se reproduit à Paris. Cette fois, c'est un don de M. Jos. Pulitzer, le rédacteur célèbre du "World," de New York. Il a fait cadeau à Paris d'un groupe de Washington et Lafayette.

Le travail avait assez naturellement été confié à M. Aug. Bartholdi, le sculpteur français, le plus au fait des choses d'Amérique et ce groupe vient d'être inaugurer sur la Place des Etats-Unis; car Paris à sa Place des Etats-Unis, au milieu d'un de ses plus beaux, de ses plus luxueux, de ses plus fashionables quartiers.

La cérémonie du dévoilement a été on ne peut plus solennelle. Un grand nombre de personnages appartenant au monde politique et à l'armée de France, y assistaient. Il va san[illegible] presque toute la colo[illegible] caine s'y était don[illegible] vous. Mais ce que [illegible] tenons à faire remarquer, c'est que celui qui présidait la fête, est un Louisianais, un enfant de la Nouvelle-Orléans, M. Henri Vignaud, que tant de nous ont connu ici.

M. J. Eustis n'avait pu prendre part à la cérémonie, à cause d'une indisposition qui le retenait chez lui. On sait, d'ailleurs, qu'il a été cruellement frappé, tout récemment. Nous avons, ici même, plusieurs fois parlé, non sans émotion, de la mort inopinée et très regrettable de Mme Eustis.

Nous n'avons pas à nous étendre, pour le moment, sur les détails de cette fête internationale. Nous tenons simplement à faire ressortir les relations d'amitié, nous dirons volontiers de famille qui se sont établies, depuis longtemps entre les deux pays et qui tendent à devenir tous les jours plus fréquentes et plus étroites—nous le constatons autant avec fierté qu'avec plaisir; car ces relations ne peuvent qu'être éminemment utiles aux deux républiques-sœurs et contribuer puissamment à leur grandeur, à leur prospérité.

Ce sont, ne l'oublions jamais, les deux peuples les plus actifs qu'il y ait sur le globe; mais chacun des deux a un genre d'activité à part, qui les différencie et en fait deux peuples frères, poursuivant un même but par des voies diverses, presqu'opposées. L'un, le peuple français, est plus artiste, plus amateur du beau, mais il lui manque un peu de l'esprit d'entreprise, le *go-ahead* qui est la caractéristique du peuple américain.

Il est donc bon que ces deux nations se rapprochent, se fréquent et cherchent chacune à s'approprier les vertus et les qualités de l'autre. De l'union de ces deux grandes tendances artistiques et industrielles, à laquelle semble être appelé le peuple américain, il peut résulter de grandes choses, et l'éclosion d'une magnifique démocratie dont le monde moderne ne peut encore soupçonner l'éclat.

Souvenirs de M. François Coppée.

Quelques souvenirs de M. Coppée sur Emile Augier qui, coïncidence heureuse à rappeler, lui servit de "parrain" le jour de sa réception à l'Académie française.

—"Il fut mon "parrain", à l'Académie, avec Sully-Prudhomme, a dit le grand poète, à l'occasion de l'inauguration du monument de l'éminent académicien. En me plaçant ainsi sous sa protection, en prenant place parmi les académiciens, je ne faisais que suivre les sentiments de mon cœur, car Augier fut pour moi un peu plus qu'un ami, il fut une sorte de frère aîné. Il m'a souri aux premiers jours de ma carrière dramatique et sa bienveillance envers moi ne s'est pas démentie un seul instant pendant les vingt années qui suivirent.

"C'est en 1869, au lendemain du *Passant*, que je fis la connaissance d'Augier chez Mme la princesse Mathilde. Et là, tout de suite, il se prit de sympathie pour le jeune confrère, dont il allait faire, avec les années, un ami fidèle, dévoué et reconnaissant.

"Il y a cinq ans, à ses funérailles, je rappelai le toast qu'il porta, un soir, à Victor Hugo, et qui se terminait par ce simple et admirable mot: "Au père!" "et j'ajoutai en parlant d'Augier: Au "père! dirai-je à mon tour, car dans le "groupe fraternel des auteurs drama-"tiques, dont je suis ici l'humble in-"terprète, tous les cœurs sont pénétrés "d'une douleur vraiment filiale. Oui, "à notre père, à notre maître, à notre "chef, donnons les fleurs dont nos mains "sont chargées, les larmes dont nos "yeux sont pleins, et associons notre "deuil de famille au grand deuil de la "patrie."

C'est sous l'empire du même sentiment de reconnaissance que je parlerai aujourd'hui de l'inauguration de la statue d'Emile Augier, car, par un curieux retour, dont je suis pour ma part heureux et fier, c'est encore au nom des auteurs dramatiques que je parlerai de l'auteur du *Fils de Giboyer*.

"Giboyer! c'est la création maîtresse d'Augier, car pour le type de Poirier il faut attribuer une part tout au moins égale à Jules Sandeau. J'ai comparé naguère Giboyer à Figaro. En effet, derrière l'impertinence de Figaro, on entend les bruits précurseurs de la tourmente de 93, comme on entend derrière le rire de Giboyer les coups de feu de la Commune.

"Je vous citais, tout à l'heure, Jules Sandeau dont le *Gaulois* parlait hier matin même. Je l'ai connu aux dernières années de sa vie avec Augier. C'était un homme exquis, d'un esprit souriant et fin et d'une imagination charmante. A mon avis, sa part de collaboration dans le *Gendre de M. Poirier* est très grande—car il ne faut pas oublier que le roman est de lui—mais il est certain que dans la fabrication de l'œuvre dramatique, qui est un chef-d'œuvre, c'est Augier qui a été le mâle.

" C'était, il m'en souvient, un causeur délicieux que Jules Sandeau. Et je me rappelle cette anecdote qu'il me raconta un jour sur Balzac, pour lequel il professait une admiration de tous les instants. C'était à l'époque où Balzac était au plus fort de son travail sur la *Comédie humaine*. Jules Sandeau, qui se trouvait [illegible] grand romancier [illegible] en termes attendris. Balzac l'écoute, sans mot dire; puis, quand il a fini, lui serre la main, et tranquillement;

"—Maintenant, parlons de choses sérieuses. Vous savez que depuis votre départ, il y a eu du nouveau. De Marsay se marie et Rastignac entre au ministère des affaires étrangères....

"Rien, en dehors de la *Comédie humaine*, n'existait pour lui.

"Pour en revenir à Emile Augier, je ne pourrai aujourd'hui, devant sa statue, que me répéter, et je le ferai bien volontiers, car ce que je disais naguère de l'écrivain et de l'homme, je le sentais jusque dans les fibres les plus intimes de mon être. Aussi la distinction dont j'ai été récemment l'objet de la part de l'Académie, qui m'a décerné, pour mon drame de *Pour la Couronne*, le prix Emile Augier, m'est-elle doublement chère. Il me semble que je la tiens un peu de cet homme excellent qui fut mon maître"

La dame aux 100,000 francs

C'est par un incident d'audience dans un procès que l'on a connu le nom de la vieille dame qui, il y a quelques jours, a envoyé à M. Henri Rochefort la somme de cent mille francs pour les verriers de Carmaux.

Cette généreuse donatrice habite Boulogne-sur-Seine et s'appelle Mme E. Dembourg.

Fille d'un capitaine du 72e de ligne, qui donna sa démission sous la Restauration par haine des Bourbons, elle fut mariée à un joaillier.

Socialiste convaincue, éprise de Barbès, de Blanqui et de Raspail, elle professe, depuis 1848, une haine profonde pour les aristocrates et un grand amour pour les malheureux.

Elle a fondé des œuvres de bienfaisance à Reims, à Neuilly, à Boulogne. Elle destinait la somme de 100,000 francs qu'elle envoya à M. Rochefort à la fondation d'un hospice quand on lui exposa les difficultés de la grève de Carmaux et la misère qui attendait les ouvriers.

—Donnons cette somme aux verriers, dit-elle.

Et voilà comment MM. Jaurès et ses amis ont pu échapper aux responsabilités qui les menaçaient et donner au conflit, qui paraissait sans issue, une solution inespérée.

L'ARRESTATION D'ARTON.

D'une correspondance particulière de Londres :

Depuis le mois d'août 1892, le détective Sexton avait été lancé huit fois sur la piste d'Arton que des renseignements de provenance française signalaient à Londres, à Birmingham ou en Ecosse. On avait, vers la fin de l'année dernière, acquis la certitude qu'Emile Arton avait fondé une grosse affaire d'importation d'œufs, qu'il dirigeait sous le nom de Baron, et qui l'amenait à de fréquents voyages entre l'Angleterre et la Hongrie. Sexton était tour à tour déguisé en fruitier, en marchand de volailles, en pâtissier, pour arriver à rencontrer Arton. Mais ces tentatives eurent seulement pour résultat de le mettre en présence d'intermédiaires qui eux-mêmes ne connaissaient pas leur directeur et recevaient leurs ordres d'une administration viennoise. En avril dernier, un télégramme, venu du continent avertissait la police anglaise que l'ancien agent du baron de Reinach s'embarquerait à Anvers à un jour déterminé et rentrerait à Londres par la voie d'Harwich. Le port et les trains furent mis en surveillance, tandis qu'avis était expédié à la police de Paris qui délégua deux de ses agents à Londres et deux autres à Anvers. Les observations restèrent sans effet et l'on apprit à quelques jours de là que le fugitif était rentré en Angleterre à bord d'un paquebot hollandais partant de Rotterdam et débarquant dans Londres même, au wharf Sainte-Catherine. Un peu plus tard, sur une indication venue de Paris, Sexton rechercha Arton dans la Cité où on le supposait mêlé à des exploitations de mines. Enfin, dans le courant de juillet, un agent de la sûreté générale, venu de Paris, accompagna Sexton à Inverness en Ecosse, où ils arrivèrent six heures trop tard.

A aucun moment la police anglaise n'a négligé son temps ni sa peine pour arriver au résultat atteint sans surprise samedi soir. Elle a été aidée par les agents qu'elle entretient à l'étranger et par la police de Paris qui n'a cessé de réclamer son concours depuis août 1892 et qui provoquait ses démarches récemment encore, sous le ministère Ribot.

Sexton se montre fort réservé aujourd'hui, particulièrement avec les journalistes arrivés de Paris pour l'interroger et avec les dessinateurs venus pour faire son portrait. Il ne se croit pas le droit de divulguer ce qu'il sait des nombreux séjours d'Arton en Angleterre et répondra seulement aux questions qui pourraient lui être posées à l'audience de jeudi. Il est tout aussi discret quant aux circonstances qui ont amené l'arrestation. On sait cependant qu'Arton eût échappé probablement aux recherches dont il était l'objet s'il n'eût été trahi par une femme dont il avait été l'ami l'année dernière et avec qui il avait rompu au moment de commencer une liaison avec une comédienne anglaise aujourd'hui en tournée de représentations en Amérique. C'est cette femme qui, il y a quelques jours de cela, adressait à la police française une lettre circonstanciée où elle indiquait ses deux domiciles et le nom d'emprunt sous lequel il vivait. Le prisonnier ignore encore cette explication de sa capture.

A la prison d'Holloway, où il a été écroué, Arton occupe, au rez-de-chaussée, la cellule où Meunier, l'anarchiste impliqué [illegible] du restaurant [illegible] d'extradition [illegible] Au moment de son arrivée, il était porteur d'une somme de 500 francs en banknotes et de six livres sterling en or. Il peut faire venir ses repas du dehors, à raison de deux plats et d'une pinte de bière par repas.

Il n'use que modérément de cette autorisation. Depuis l'instant où il a été appréhendé par Sexton, son calme semble l'abandonner peu à peu. Il a d'abord examiné avec attention la teneur du *warrant* d'arrêt et fait bonne contenance devant le magistrat de la cour de police de Bow street, mais le sang-froid lui a manqué au moment des formalités de l'écrou et il a refusé toute nourriture le soir même. Depuis il paraît assez abattu.

Il aurait aussi considérablement maigri depuis le moment où il a été obligé de quitter la France.

Cette arrestation a naturellement fait événement dans Londres, mais elle n'y a été connue que fort tard. La nouvelle en est arrivée de Paris un dimanche soir par les premiers journaux du matin, et les journaux du lundi ont commencé seulement à en parler. M. Astoul, avocat, secrétaire M. Taillefer, avocat, conseil de l'ambassade de France, en a eu connaissance par un numéro acheté dans la rue, ainsi que le personnel même de l'ambassade.

Arton, comme on sait, s'occupait à Londres, sous le nom de Henry Newmann, de vendre du thé. Il avait dans ce but fondé une maison de commerce "the Photo-Tea Co." qui était installée dans des locaux dépendant de M. Munt, facteur d'orgues et de pianos. Dans une première pièce des ouvrières empaquetaient le thé. Arton travaillait dans un bureau voisin, lorsque ses courses étaient terminées, car c'est lui qui était placier en même temps que caissier, commis et chef de la maison.

Le système d'Arton était assez ingénieux. Il vendait son thé par petits paquet d'une livre anglaise; sur trois côtés, les paquets portaient de petites réclames. Sur le quatrième côté, se trouvait un coupon qu'une inscription recommandait à l'acheteur de découper et de conserver avec soin. Dix coupons donnaient droit à trois photographies; vingt coupons donnaient droit à douze photographies ou quatre cartes-album.

Ainsi s'explique ce titre *Photo-Thé* adopté par Arton.

Un représentant du *Journal* a vu Arton un moment dans sa prison.

Dans l'obscurité, épaissie par le brouillard, j'aperçois, raconte-t-il, un homme de petite taille, n'ayant aucune ressemblance avec les portraits publiés: le menton rasé, une petite moustache noire se joignant à des favoris coupés courts; il est coiffé d'un chapeau haut de forme et porte une chemise de couleur rose.

D'ailleurs, Arton n'a rien voulu dire.

—Je vous en prie, s'est-il écrié en pleurant, ne m'interrogez pas, les circonstances sont trop pénibles pour moi. Je ne voudrais pas y penser et encore moins en parler.

Le journaliste, après avoir vainement insisté, a voulu se retirer. Mais alors les règlements de la prison l'en ont empêché. Et il a dû, bien malgré lui, rester en face d'Arton jusqu'au moment où un coup de sifflet a donné à tous les visiteurs des prisonniers le signal du départ.

Le Péculat ou la méthode Pasteur appliquée à la politique.

Voilà nous ne savons combien d'années que la Nouvelle Orléans éprouvait un malaise indéfinissable. Atteinte d'un mal dont elle ne se rendait pas compte, dont il lui semblait impossible de détruire le germe, elle se sentait dépérir, sans espoir de recouvrer la santé et la prospérité. Vingt fois, elle avait essayé d'apporter un remède au mal; vingt fois elle avait échoué. De guerre lasse, elle avait abandonné la partie; comme un navire qui a perdu ses agrès, ses ancres, sa boussole, elle se laissait aller à la dérive, au petit bonheur. Qui sait si dans sa course aventureuse, elle n'apercevrait pas au loin sur les flots qui la ballottaient, une voile qui lui porterait secours et la remettrait sur la voie du salut. Ce petit bonheur, cette bonne fortune, elle vient de les rencontrer, au moment et du côté où elle s'y attendait le moins.

On a bien raison de dire qu'il n'y a pas de maladie incurable; témoin la rage que, depuis des milliers d'années on n'avait jamais pu guérir, et dont on vient tout à coup de découvrir le remède. Il s'agissait tout simplement de trouver le germe, le microbe, le bacille. Pasteur l'a trouvé pour certaines maladies qui affectent le corps humain. Pourquoi n'aurait-on pas pu trouver celui qui affecte et menace de mort le corps social, ici, tout aussi bien qu'ailleurs? Chaque pays a le sien, qu'il lui faut détruire, [illegible] terrible, auquel elle devra s'attaquer, tôt ou tard. Pourquoi la démocratie américaine ne se débarrasserait elle pas de celui qui la dévore?

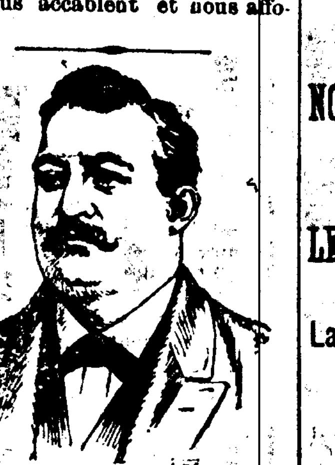
Il est bien connu, ce microbe; à la Nouvelle-Orléans, surtout, on vient de mettre la main dessus, de l'analyser, de le décomposer; on l'a saisi, sur le fait; on en a constaté les ravages—c'est le *péculat*, sous toutes les formes qu'il peut prendre dans le corps politique et social. On l'a constaté dans l'administration municipale, dans l'administration de la justice, dans l'administration des travaux publics, dans le fonctionnement de la police, dans celui du juri, jusque dans la gestion des écoles publiques, et, chose étrange, dans chacune de ses manifestations qui diffèrent, suivant les diverses branches d'activité où on le constate, il revêt toujours le même caractère, toujours la même forme et exerce toujours la même fonction. C'est toujours le bacille-virgule du péculat.

Nous voilà bien avertis, cette fois. Nous connaissons à fond le mal qui nous dévore. C'est à nous de l'attaquer jusque dans les cellules les plus secrètes où il se refugie, avec une énergie indomptable, avec une froideur qui ne se démente jamais, avec une impassabilité inaltérable, et surtout avec une opiniâtreté, une constance à toute épreuve.

Là, et là seulement est [illegible] pour nous, pour nos existen[illegible] nos biens, pour nos famill[illegible] la communauté entière.

Il ne s'agit plus de nous récrier contre le mal qui nous déborde; puis de se croiser les bras, et de laisser tout faire et tout passer; il faut s'attaquer à lui, le saisir corps à corps et l'écraser ou l'étouffer dans son germe.

Encore une fois, c'est le seul moyen de nous sauver de toutes les hontes et de toutes les misères qui nous accablent et nous affolent.



HERR HECTOR AHLWARDT.

Le chef du parti antisémitique au Reichstag, Herr Rector Ahlwardt, se propose de venir en Amérique, s'y faire entendre comme conférencier; on annonce même sa venue comme très prochaine.

En 1892, pour libelle, il subit une incarcération de plusieurs mois. C'est un homme de cinquante-quatre ans, à "convictions profondes", dit notre correspondant.

PETIT BULLETIN.

Afrique australe.—Le président de l'Etat libre d'Orange, M. F.-W. Reitz, qui visita Paris il n'y a guère plus d'une année, vient de résigner ses fonctions. Il avait été élu président de la république boer au mois de janvier 1889, en remplacement du défunt sir John Brand, et réélu en novembre 1893.

Les motifs allégués pour justifier cette retraite sont des raisons de santé; mais, si l'on en croit le *Friend*, journal paraissant à Bloemfontein, M. Reitz aurait aussi une raison politique de renoncer au pouvoir: il se refuserait à faire le jeu de quelques patriotes violents, qui ne voudraient entretenir de bons rapports ni avec l'autre communauté boer du Sud africain, le Transvaal, ni avec les colonies britanniques du Cap et de la Natalie.

En vertu de la Constitution de 1854, revisée pour la dernière fois en 1879, le président de l'Etat libre d'Orange est élu pour cinq ans, par le vote direct du peuple.

Belgique.—Le *Vingtième Siècle* annonce que la princesse Henriette, fille du comte de Flandre, est fiancée depuis quelques jours au prince Philippe-Emmanuel, fils du duc d'Alençon, et de Sophie, duchesse de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche, né en 1872, lieutenant au régiment de dragons autrichiens No 5, qui porte le titre de "Nicolas Ier, empereur de Russie".

Indes anglaises.—Le *Pioneer* d'Allahabad donne des renseignements prouvant que la situation est très satisfaisante pour l'Angleterre, dans le Tchitral, que cette puissance s'est récemment annexé. Des centaines d'indigènes pauvres travaillent pour le compte des garnisons de Fort Tchitral et de Kila-Daroch, et les chefs de tribus sont ou se prétendent [illegible] indigènes [illegible] khel, fonctionne si bien, qu'une lettre ne met pas plus de vingt jours pour parcourir la distance qui sépare Londres de Daroch

Allemagne.—Le conseil des ministres a décidé d'ordonner une enquête sur les nombreuses indiscrétions qui ont permis à la presse de publier des documents confidentiels de fonctionnaires.

—D'après la *Post*, les négociations entamées par les principales puissances intéressées à amener la suppression des primes sur le sucre ne seraient pas interrompues, alors même que le nouveau projet de loi concernant l'impôt sur le sucre serait présenté au Parlement allemand, comme l'annonce la *Gazette de la Croix*.

PIERRE CHARLES COMTE.

Le peintre français de ce nom vient de mourir à Fontainebleau, à l'âge de 72 ans.

Elève de Robert Fleury, il se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au Salon de 1846. Depuis cette époque, ses œuvres principales exposées ont été: *Le Dernier Coup de dé*, *le Couronnement d'Inès de Castro*, *Visite de Charles IX à Coligny*, *Jeanne d'Albert chez René*, *Henri III et le duc de Guise*, *Œuvres exquises pour le Luxembourg*, *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, tableau qui a paru à l'Exposition Universelle de 1867.

M. Comte a obtenu plusieurs médailles pour ses toiles. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1857.

Une vache trotteuse.

Tous les recueils spéciaux parlent en ce moment d'une vache trotteuse dont on s'occupe beaucoup en Amérique. Cette vache, qui appartient à M. White, a remporté la victoire dans un match avec un cheval. Un vache plus rapide qu'un cheval soit, mais qu'elle ait la vitesse du cheval, c'est ce que les nouvellistes oublient soigneusement de nous dire, et c'est ce qui est intéressant. Que valait le cheval battu par cette vache, ou, pour mieux dire, en combien de temps le match a-t-il été parcouru?

En 1881, il y avait eu déjà un taureau de quatre ans, qui avait été exercé à ce genre d'exercice, en un mot, qui avait été entraîné. Il parcourait le mille (1,609 mètres), en trois minutes. Certes, c'est un joli résultat, mais les trotteurs attelés couvrent le mille en deux minutes environ. En effet, *Nancy-Hanks*, en 1892, parcourait le mille en deux minutes quatre secondes, et, en 1894, *Alix* réduisait ce record à deux minutes trois secondes. Le taureau est resté, comme on le voit, bien en arrière du cheval, mais c'était encore un joli résultat pour une bête qui n'est pas élevée [illegible]

DEPECHES Télégraphiques,

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

LETTRE de CONSTANTINOPLE

La retraite du Dryad n'est qu'une mesure temporaire.

CRAINTE D'UN NOUVEAU SOULÈVEMENT A CONSTANTINOPLE.

L'OPINION D'UN FONCTIONNAIRE TURC.

Le Passage des Dardanelles ne peut être forcé que par les flottes des Puissances réunies.

L'Incident du Loch Rannoch.

L'Evasion de Mohammed Murad.

Les Intrigues de Murad Bey.

SA FUITE EN RUSSIE.

D'AUTRES FONCTIONNAIRES ACCUSÉS.

Peu de Nouvelles des Provinces.

A ZEITOUN.

Presse Associée.

Constantinople, 1er décembre, par voie de Sofia, Bulgarie, 2 décembre—Le Sultan n'en a pas encore fini avec la question de l'envoi de navires de guerre additionnels dans le Bosphore.

Comme on l'a donné à entendre dans les dépêches de vendredi dernier, la retraite du garde-côtes anglais Dryad de l'entrée des Dardanelles [illegible] la promulgation du [illegible] tion du fait que les [illegible] du Palais [illegible] de la population musulmane de Constantinople, et que des émeutes sérieuses devaient éclater dès l'entrée des navires de guerre étrangers dans le Bosphore.

Tout en désirant ne rien faire qui puisse en aucune façon tendre à causer des troubles ou à mettre des entraves au rétablissement de l'ordre, les Puissances paraissent avoir de nouveau résolu d'insister sur l'envoi de navires additionnels.

En conséquence, une conférence des ambassadeurs a été arrangée pour demain, lundi, afin de discuter la situation et de décider de l'action nécessaire en présence des objections continuelles du Sultan à la promulgation des firmans.

En attendant, le parti du palais triomphe et l'impression est que le Sultan a remporté une grande victoire sur les Puissances.

Ce fait tend à rendre les affaires plus délicates à traiter, et à démontrer qu'il est presque certain que la question conduira à un soulèvement plus sérieux que celui qui a motivé la demande de nouveaux navires de guerre.

Un fonctionnaire turc généralement bien informé sur les dessous de la diplomatie, en discutant le rappel du Dryad, a donné à entendre que l'affaire est très simple et se résume à l'objection des Puissances à voir prendre l'initiative d'une action en Turquie par un seul gouvernement, attendu qu'une telle mesure serait calculée de façon à donner à ce gouvernement un prestige non prévu dans l'entente des nations européennes.

En d'autres termes, si une telle mesure doit être prise, elle le sera par une action combinée des Puissances, et non par la Grande Bretagne seule, par exemple.

Ainsi, il est donné à entendre que si le passage des Dardanelles doit être forcé il le sera par les navires de toutes les Puissances intéressées.

On peut ajouter que cette condition fait partie de l'entente conclue, mais il paraît que l'Angleterre n'était pas disposée à laisser traîner les choses en longueur au-delà d'un certain délai.

Un fonctionnaire attaché à une des ambassades, dont les vues politiques sont très précises, a dit qu'il semble que la Grande Bretagne ait atteint le but qu'elle s'est proposé en envoyant le Dryad à l'entrée des Dardanelles, c'est-à-dire de démontrer au Sultan et aux Puissances, que tout en désirant agir de concert avec les autres, le gouvernement de Sa Majesté est prêt à agir seul s'il est nécessaire, et que si les Puissances veulent agir de concert elles doivent agir promptement, car la Grande Bretagne prendra l'initiative.

Les fonctionnaires turcs [illegible] l'incident du coup de [illegible] veiller anglais Loch [illegible] Dardanelles [illegible]

Le Loch Rannoch est arrivé après le coucher du soleil et, au lieu de jeter l'ancre, a continué sa route. Un coup de canon de la côte lui a donné le signal de s'arrêter, mais comme le capitaine n'a pas obéi, le signal a été répété et le navire a jeté l'ancre.

Le boulet qu'on dit avoir entendu siffler dans les agrès du Loch Rannoch n'est autre chose que le déplacement des couches d'air produit par les coups de canon tirés de la côte.

Ce qui précède est l'explication donnée par les Turcs, et on la croit correcte, car rien de plus n'est connu.

Si l'affaire avait été aussi sérieuse que l'a rapportée le correspondant d'Odessa du *Daily News*, le capitaine du Loch Rannoch se fut certainement plaint à l'ambassade d'Angleterre avant de gagner Odessa.

Une grande excitation a été causée aujourd'hui à Constantinople par la nouvelle de l'évasion de Yildis Kiok, où il était étroitement gardé prisonnier, de l'ex-sultan Mohammed Murad, déposé comme atteint d'aliénation mentale le 31 août 1876, (il n'avait été placé sur le trône que le 30 mai précédent lors de la déposition de son oncle Abd Ul-Aziz)

L'ex-sultan, quoiqu'en prison depuis dix-neuf ans, jouit d'une bonne santé et a poursuivi des intrigues avec le parti des jeunes turcs.

Une inspection de ses appartements est faite tous les jours, des sentinelles sont placées à toutes les portes, toutes ses lettres sont lues avant d'être expédiées ou délivrées et les clefs sont remises tous les soirs au Sultan qui les garde jusqu'au lendemain.

Il porte toujours l'uniforme et on ne s'adresse à lui que par ces mots: Votre Majesté. Sa table est excellente; il possède une bibliothèque et une salle a été convertie en mosquée pour son usage personnel.

Le rapport de son évasion semble avoir été causé par la fuite de Murad Bey, commissaire impérial du conseil de la dette publique, suspecté d'entretenir des relations avec les membres du parti des jeunes Turcs.

Il paraît que la police surveillait Murad Bey depuis quelque temps, et il a été soudainement mandé au Palais pour donner une explication de sa conduite politique et administrative. Il s'y est rendu très alarmé, mais il paraît qu'il a donné au Sultan des explications satisfaisantes.

Mais l'enquête étant poussée plus loin, et ses amis l'ayant prévenu que sa liberté et sa vie étaient en danger, Murad Bey s'est refugié sur un navire russe et est maintenant en route pour la Russie.

On annonce que de graves accusations, semblables à celles portées contre Murad Bey, sont faites contre d'autres hauts fonctionnaires. En somme, il est difficile de nommer un haut fonctionnaire non suspecté d'acceptation de pots-de-vin, et même de crimes plus graves.

Peu de nouvelles arrivent des provinces à Constantinople. Les fonctionnaires turcs font évidemment tout leur possible pour cacher les faits et ne permettre que l'envoi des dépêches favorables au gouvernement.

Le plus grand secret est gardé au sujet des mouvements des troupes turques marchant de Marash sur Zeitoun, et comme on annonce maintenant qu'une armée d'arméniens est en garnison dans cette ville, le complet silence sur ce qui se passe dans ce district excite considérablement d'intérêt et cause une grande anxiété au sujet de la sécurité des chrétiens, malgré tous les efforts possibles faits par le commandant des troupes turques pour engager les rebelles à mettre bas les armes.

Si les rapports de source arménienne sont corrects, les Turcs devront faire le siège de Zeitoun avant d'avoir la chance de s'emparer de la ville, [illegible] faitement approvisionnée [illegible] et de munitions. D'un [illegible] que les Arméniens [illegible] à l'arrivée des troupes turques.

Rébellion au Maroc.

Presse Associée.

Gibraltar, 2 décembre—Des avis reçus du Maroc annoncent qu'une révolte sérieuse a éclaté à Sofi, un port de mer fortifié de ce pays. Les insurgés ont cerné la ville et ont ensuite été attaqués par les troupes du sultan le 7 novembre.

Après onze heures d'engagement la nuit a mis fin au combat. Il a recommencé le lendemain matin et a duré toute la journée.

Le 10 novembre, les rebelles ont attaqué de nouveau et ont bombardé la ville, qui est habitée par 12,000 âmes. Quatre-vingt Maures ont été tués.

Quand ces dépêches ont été envoyées le 10 novembre, la ville était toujours cernée par les Arabes révoltés.

Révolution dans l'Equator.

Presse Associée.

New York, 2 décembre.—Dépêche spéciale de Panama, Colombie, au *Herald*—Des émigrés de la république de l'Equateur, réunis à Pasto, département de Cauca, ont publiquement organisé une armée pour envahir leur pays et renverser le gouvernement du président Alfaro.

Les révolutionnaires sont arrivés en vue des villes de Tulcan et d'Ibarra contenant des garnisons, et une bataille est imminente.

La nouvelle position prise par l'Autriche dans la Question d'Orient.

Presse Associée.

New York, 2 décembre.—L'ambassadeur d'une grande puissance s'est exprimé ainsi devant un correspondant hier soir, dit une dépêche de Vienne au *Herald*:

La première chose à faire est de renforcer la position du sultan, attendu que la question de l'envoi de navires additionnels dans le Bosphore a diminué son autorité sur ses sujets et peut causer une explosion de fanatisme.

L'Autriche a donné une nouvelle direction à sa politique et marche maintenant la main dans la main avec l'Angleterre.

Le Sultan s'est plaint à l'ambassadeur anglais des faux rapports publiés dans les journaux de la Grande Bretagne.

La dépêche annonçant la concentration de troupes autrichiennes en Bosnie est absolument fausse.

Tentative d'Assassinat à Rome.

Presse Associée.

Rome, 2 décembre—Signor Pera, chef de bureau, au ministère de l'intérieur, a reçu dans le dos deux coups de couteau aujourd'hui, d'un employé déchargé récemment, au moment où il se trouvait [illegible] à l'hôpital [illegible]

ANTONIO MACEO.

Les Mouvements de l'Armée du Chef Insurgé.

Presse Associée.

La Havane, 2 décembre — Antonio Maceo a traversé les lignes stratégiques de Ciego de Avila et de Maron, reliées par un chemin de fer, et s'avance dans la direction de la province de Santa Clara, mouvement qui, estime-t-on, lui permettra d'opérer sa jonction avec les forces de Maximo Gomez, qu'on suppose près de la frontière de la province, à quelque endroit du district de Santi Espiritu.

Le général de brigade Addave, qui semble avoir été attaqué de flanc par Maceo est, dit on, à la poursuite des rebelles.

On annonce que Maceo commande à des forces considérables.

L'Expédition du Horsa.

Presse Associée.

New York, 2 décembre—Alvarez, le général vénézuélien fait prisonnier récemment avec quatre compagnons à Aguadores, près de Santiago de Cuba, a été soumis à un interrogatoire par les autorités espagnoles et a confessé qu'il faisait partie avec les autres d'une expédition de flibustiers, annonce une dépêche de la Havane au *Herald*.

Ils s'étaient engagés dans l'expédition de Carillo qui, ajoute Alvarez, est partie des Florida Keys sur le vapeur danois Horsa. Le groupe des flibustiers comprenait quarante-deux hommes [illegible] être débarqués au cap Maysi. [illegible] cette place un navire de guerre [illegible] a été signalé et la route, en [illegible] quence, été changée. Le [illegible] a finalement eu lieu entre Signa et [illegible] tiago.

Les canons n'ont pu être envoyés à terre à cause de la précipitation avec laquelle le débarquement a été opéré.

La chaloupe sur laquelle [illegible] ont été capturés a été, dit Alvarez, [illegible] parée des autres.

Le général vénézuélien a déclaré [illegible] deux Américains faisaient partie de l'expédition.

La déroute de Gomez.

Presse Associée.

New York, 2 décemb[illegible] ciale de la Hava[illegible] tails des [illegible] par les généraux [illegible] 20 novem[illegible] sont mainte[illegible] L'armée de Maximo Gomez a complètement échoué dans sa tentative d'attendre les villes. Les forces du chef insurgé ont éprouvé de grandes pertes, les lignes de son armée ont été rompues et ses soldats se sont enfuis vers les montagnes, abandonnant armes et bagages.

NOUVELLES AMERICAINES

Mme Parnell.

La mère du célèbre chef [illegible] tique irlandais dangereusement malade.

Presse Associée.

New-York, 2 décembre—Mme [illegible] Stewart Parnell, la mère du célèbre [illegible] politique irlandais décédé il y a quelq[illegible] temps, est gravement malade à [illegible] de la Trinité.

Son état de santé s'est [illegible] ment aggravé depuis l'attaque [illegible] dont elle a été l'objet au printemps [illegible] nière à Bordentown, dans le New [illegible] Sa santé est devenue si précaire Mme Parnell a dû être transportée à [illegible] pital.

Mme Parnell avait l'intention de [illegible] tir dans quelques jours pour l'[illegible] dans le but de visiter ses enfants [illegible] vants.

Les tempêtes du Pacifique.

Craintes au sujet de [illegible] navires.

Presse Associée.

San Francisco, 2 décembre—Une certaine anxiété règne dans les bureaux de la compagnie de navigation Orientale au sujet du vapeur Evandale, parti le 6 novembre pour Yokohama et Hong Kong.

L'Evandale n'est attaché à aucun service régulier et a reçu sa commission à Hong Hong pour remplacer le Belgic, perdu sur les rocs des côtes du Japon.

Tout en considérant que le steamship n'est pas des plus rapides, il aurait dû atteindre il y a trois jours le port de Yokohama. Des tempêtes formidables ont régné sur les côtes du Japon ces jours derniers.

Le steamer Tacomah, arrivé au port du même nom il y a quelques jours, rapporte avoir rencontré peu après son départ du Japon un ouragan qui a menacé longtemps de l'envoyer au fond du Pacifique.

Un autre navire de la même compagnie, le Strathnevis, est dû depuis vingt jours, et tout espoir de le revoir est maintenant abandonné.

Incendie à St-Louis. Accidents.

Presse Associée.

St-Louis, 2 décembre—Les deux [illegible] supérieurs de la grande imprimerie de [illegible] compagnie Hogan, rue Elm, 311 et [illegible] ont été détruits aujourd'hui par [illegible] cendie. La perte matérielle [illegible] à $40,000, entièrement assurée.

Le gardien privé Noonan n'a [illegible] retrouvé. Huit [illegible] ées.